

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 43

Artikel: Cauquiès petits blets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un instant après, Madeleine rouvrit les yeux.

Elle vit Suzanne agenouillée, penchée sur elle, tout en larmes.

Pendant qu'un sourire doux et triste glissait sur ses lèvres décolorées, elle serra nerveusement la main qui tenait la sienne.

— Oh ! tu m'aimes, toi, tu m'aimes ! murmura-t-elle.

— Oui, oui, ma chérie, je t'aime, répondit Suzanne, et plus encore maintenant que je ne t'ai jamais aimée ! Un jour, si je le peux, je t'en donnerai la preuve.

— Tu me la donnes en ce moment, puisque tu es près de moi, puisque pour moi tu as quitté le bal.

Un domestique étant allé chercher une voiture, M^{me} Goulard et Madeleine se disposèrent à partir.

Le docteur, redoutant une nouvelle syncope, demanda à la grand'mère la permission de l'accompagner, ainsi que sa malade. L'aïeule accepta avec reconnaissance.

Les deux amies s'embrassèrent et Suzanne entra dans la salle de bal. Mais la gaieté de la jeune fille n'existait plus : c'était fini, elle ne pouvait plus avoir le cœur à s'amuser. Un nuage obscurcissait son front si radieux tout à l'heure. Le plaisir de la danse n'avait plus d'attrait pour elle.

Prétextant une subite migraine, elle refusa de danser et alla retrouver son père, qui, debout près d'une table de jeu, regardait jouer avec un médiocre intérêt. Tous deux avaient le même désir de se retirer ; ils partirent.

Comme ils arrivaient au vestiaire, ils y rencontrèrent Georges Olliot, pour qui le bal n'avait sans doute plus de charmes, car il endossait son pardessus.

Il se précipita pour aider Suzanne dans ses apprêts de départ ; mais, à l'instant où il allait poser sur les épaules de la jeune fille l'élégante sortie de cachemire blanc, garnie de cygne, elle se détourna brusquement, et, le cinglant d'un regard froid :

— Merci, Monsieur, dit-elle, c'est inutile ; j'ai mon père.

Et, prenant le vêtement des mains d'Olliot un peu déconcerté, elle le mit dans celles du vieillard.

Au même instant, un domestique vint annoncer que la voiture de M. Fréret était là depuis quelques instants.

Toujours froidement, Suzanne salua Georges, qui s'inclinait bien bas ; M. Fréret, par politesse, leva son chapeau, et sa fille et lui montèrent dans l'élégant équipage qui les attendait.

La voiture s'éloigna et disparut aux regards de Georges. Alors, Suzanne passa sa main sur son front brûlant, que rafraichissait l'air de la nuit ; elle soupira profondément... et, de ses yeux bleus, deux larmes furtives s'échappèrent, puis, comme la voiture s'arrêtait, elle franchit, sans le secours du valet, le marche-pied, aida son père à descendre, s'élança dans l'hôtel, embrassa le vieillard, gravit à la hâte l'escalier conduisant à son appartement, refusa l'aide de sa camériste, et, tandis qu'elle enlevait d'une main fiévreuse colliers et bracelets, on eût pu l'entendre murmurer d'une voix sourde, grosse d'orages : « Oh ! les hommes ! les hommes !! »

» Pauvre Madeleine !... » (A suivre.)

Une fabrique de cure-dents — Le journal la *Nature* donne une curieuse description d'une usine montée au Canada pour la fabrication des cure-dents en bois. Ces cure-dents sont en merisier. Les cultivateurs apportent la matière première sous la forme de troncs bruts, coupés à la longueur d'environ un mètre. Le bloc, dépouillé de son écorce, est placé sur un tour pour être arrondi. Il est ensuite coupé, par un outil spécial, en longues bandes, ayant comme largeur la hauteur d'un cure-dents. Un nouvel outil amincit les bords, de façon à former les pointes des cure-dents ; ensuite ces bandes de bois sont entraînées sous un cylindre muni de 340 couteaux, qui tourne avec une grande vitesse et débite à peu près 600,000 morceaux ou 600,000 cure-dents à la minute !

Une fois secs, les cure-dents sont placés dans des boîtes en papier très fort, qui en contiennent chacune 2000. Une machine spéciale fabrique 60 boîtes à la minute. On met 100 de ces boîtes dans une caisse et la marchandise part dans toutes les directions.

On voit que dans l'Amérique du Nord, tout ce qui est susceptible de se vendre devient promptement l'objet d'une industrie importante.

Cauquiès petits bets.

L'enterriao. — Quand lè z'affères ne vont pas et que fà tchai vivrè, tsacon tint à avai 'na pliace, kà on est pe sù dè teri se n'argent tsi lo boursier qu'à la vegne. Tsequiet avai z'u la pliace d'enterriao, et sè peinsavè que cein lài rapportèrai oquie tot ein faseint son petit trafic ; mà coumeint n'javai min z'u dè malàdo dein lo veladzo du grandteimps, et min dè moo, n'eut min dè foussa à crosà à cemetiro et cein lo fasai bordenà. On dzo que sè pleignai à son vesin que l'étai molési dè vivre ora, son vesin lài fà : « Et onco t'as dāo bouheu d'avai clia pliace d'enterriao ! »

— Oh, on bio bounheu quie, repond Tsequiet ! kà coumeint volliai-vo que vivo se lè dzeins ne mouront pas !

La bise et la pliodze. — Fasai onna bise à tot veni avau, que la terre étai tant chétse qu'on ne poivè ni laborà, ni vouàgni. Coumeint lo teimps s'avancivè et qu'on ne poivè pas atteinèrè là nai, lè dzeins s'ein vont vai l'incourà po lài dèmandà dè fèrè dāi priyirès et 'na procèchon po avai la pliodze.

— Lo vu bin, repond l'incourà, po vo fèrè pliési, mà y'é bin poairè que lo bon Dieu ne vo z'oudè pas tant que la bise tindrà.

On molési. — On gaillà condanà à ètrè einmottà, étai dza su l'échafaud et lo boriau étai tot prêt, quand stu compagnon

dit que l'a sai. Adon coumeint on ne refusè pas cein que pàovont desirà à dèrrai momeint cliào que vont passà l'arma à gautse, on lài va queri on verro dè bière.

— Oh ! n'ein vu rien dè voutra bière, fà lo gaillà quand on la lài vāo bailli ; l'āmo bin, mà ne pu pas la supportà.

Cé que ne peinsè qu'à l'essenciet. — Quin ādzo ai-vo ? demandavè-t-on à vilhio Fricasse, on vilhio valet que viquessai tot solet.

— Eh bin, y'é eintrè soixanta et septanta, ne sé pas bin āo sù.

— Coumeint ! vo ne lo sédè pas pi ?

— Na fāi na ! ye compto me n'ardzeint, mè dzenelhiès et mè lapins, po cein que lè pu paidrè et que pu lè mè laissi preindrè pè on larro ; mà po lè z'ans que y'é, nion ne lè mè vāo robā, et n'é pas fauta d'ein preindrè cousin.

Ona granta tsaropa. — On espèce de chenapan, qu'avai lè coûtès ein long, ne volliavè pas travailli et ne viquessai què d'ermonna et dè racero.

— Pourquoi ne tsertsi-vo pas de l'ovradzo, na pas menā dinsè onna viā dè pandoure, lài fā on dzo on citoyein tsi quoui cé gaillà ràocanavè oquie ?

— Quand su vegnāi āo monde, repond lo cocardier, y'éte tot nu. Quand sari moo, on mè va cllioulā eintrè quatre lans, tot nu assebin, avoué on linsu po m'einvortolhi. Adon porquie mè bregandéré-yo dè travailli po mè reintornā coumeint su venu !

La cravate de madame.

A l'occasion d'une fête de famille, un mari galant a voulu offrir à sa femme une jolie cravate de dentelle ; et afin que l'objet soit au goût de madame, il la charge de l'acheter. Mais dans le but de lui ménager une surprise, il feint de destiner cette dentelle à une de leurs parentes.

Les points d'Alençon, les points d'Angleterre les plus fins défilent devant madame qui fait la moue en se disant tout bas : « Si mon mari croit que je vais mettre ce prix là pour un cadeau à Amélie ! » (c'est le nom de la parente).

On lui montre ensuite d'autres cravates, parmi lesquelles elle en avise une bien simple, bien modeste, bien ordinaire.

— Voilà mon affaire, se dit-elle, pour un cadeau c'est suffisant.

Et elle la rapporte à son mari.

— As-tu choisi quelque chose de joli ? demanda celui-ci.

— Oui, oui, fait madame qui craint les accès dépensiers de monsieur, très joli.

Et elle répète tout bas.

— Pour Amélie c'est assez bon.